



# PRÉAMBULE

Le journal est posé sur la table. « Le Rocket est mort », annonce-t-il à la une. À l'intérieur, plus d'une trentaine de pages sont consacrées à l'ancienne vedette du Canadien<sup>1</sup>. Jonathan demande à son papy : « Était-il si bon que ça, Maurice Richard ? »

Maurice Chaput regarde son petit-fils dans les yeux et lui répond : « C'était le meilleur joueur de son époque et l'un des meilleurs de tous les temps.

— Tout de même, dit Jonathan, ce n'est pas un peu exagéré qu'ils en parlent tant que ça ?

— Je n'avais pas fini de te répondre, gamin ! C'est le meilleur joueur que les gens de mon âge ont vu de toute leur vie. Mais ce n'est pas parce qu'il était bon joueur qu'on l'admirait tant. C'est parce que c'était le héros de son peuple !

---

1. Voir *Les Canadiens*, collection « Raconte-moi », n° 8, de Jean-Patrice Martel.

— Il est devenu un héros en marquant beaucoup de buts ?

— Il est devenu un héros un montrant qu'un Québécois francophone, un Canadien français, comme on disait à l'époque, pouvait être le meilleur de tous. Même quand on faisait tout pour l'arrêter, autant sur la patinoire que dans la vie, Maurice était imbattable. As-tu déjà entendu parler de la fameuse "Émeute Maurice-Richard" ?

— Il avait été suspendu pour avoir frappé un juge de ligne, c'est ça ?

— Oui, mais c'est plus que ça. Je vais te raconter l'histoire... »

C'est ainsi que papy Maurice raconte le moment le plus mémorable de sa jeunesse. Le soir où des milliers de personnes sont descendues dans les rues pour dire aux dirigeants anglophones de la Ligue nationale de hockey de ne pas toucher à leur héros.

# L'ÉMEUTE

Au début de la saison 1952-53, le Canadien entame son camp d'entraînement sans Jean Béliveau<sup>2</sup>, un joueur que les dirigeants tentent d'embaucher dans l'espoir de renforcer leur club. Mais, à Québec, on paie une fortune pour empêcher Béliveau de se joindre au Canadien de Montréal. Même le premier ministre du Québec, Maurice Duplessis, s'en est mêlé. Jean Béliveau jouera avec les As de Québec, dans la Ligue de hockey senior du Québec, peu importe le prix !

Maurice Richard est convaincu que si Béliveau venait à Montréal, le Tricolore deviendrait la meilleure équipe de la Ligue nationale de hockey (LNH). Tout le monde pense comme lui. Déjà, avec l'arrivée de Bernard « Boum Boum » Geoffrion et

---

2. Voir *Jean Béliveau*, collection « Raconte-moi », n° 22, de Joanie Godin.

de Dickie Moore, le club s'est beaucoup amélioré. Mais ajoutez Béliveau et, là, vous aurez une équipe presque imbattable !

Et c'est ce qu'il faudrait, car les Red Wings de Detroit sont très forts. Ils peuvent compter sur Alex Delvecchio, Ted Lindsay et, surtout, sur Gordie Howe, celui qui semble être en mesure de battre les records de Maurice Richard.

À cette époque, le journal *Samedi-Dimanche* publie régulièrement une chronique de Maurice Richard. Il ne l'écrit pas lui-même, mais il discute avec un journaliste, Paul de Saint-Georges, il exprime ses opinions sur l'actualité sportive, et le journaliste retranscrit les propos de Richard dans cette chronique intitulée « Le Tour du chapeau ».

Dans l'une de ses chroniques, Maurice exprime sa frustration de voir Béliveau perdre son temps dans une ligue mineure plutôt que de devenir une grande vedette au sein de la meilleure ligue de hockey du monde. Il se plaint aussi que son jeune frère, Henri, qui joue pour le Canadien junior, soit

la cible des partisans locaux quand il va jouer à Québec. Et certaines personnes impliquées dans le hockey à Québec l'exaspèrent. Paul de Saint-Georges met toutes ces idées par écrit, mais disons qu'il exagère un peu en traitant ces personnes de « bandits ». Apparemment, c'est le juron favori du journaliste, et il ne se rend pas compte que ce n'est pas tout le monde qui utilise ce terme à longueur de journée. Après tout, qui aime se faire traiter de bandit ?

La chronique provoque une controverse : les gens de Québec sont vexés. Pour éviter des ennuis au journaliste, Richard en porte le blâme. Il se défend tout de même en disant que l'utilisation du mot « bandit » était une erreur. Il précise que les personnes visées par ses critiques ne sont évidemment « pas des meurtriers ou des voleurs de grand chemin ». Encore heureux...

Quelques semaines plus tard, après une altercation à New York entre un joueur des Rangers, Ron Murphy, et Bernard Geoffrion, ce dernier est suspendu pour huit matchs et Murphy, seulement

pour cinq matchs. C'est pourtant Murphy qui a attaqué le premier, avec son bâton, mais il a raté son coup, alors que Geoffrion, lui, n'a pas raté le sien...

Furieux contre cette injustice, Maurice Richard, dans une nouvelle chronique, critique vertement le président de la LNH, Clarence Campbell. Il l'accuse de traiter injustement les Canadiens français. Il le qualifie même de « dictateur ».

Campbell réplique en ordonnant au Canadien de faire cesser ces chroniques. De plus, il oblige Richard à verser une caution de 1000\$ que la ligue conservera jusqu'à la fin de sa carrière, pour s'assurer qu'il ne critiquera plus jamais le président.

Mais les ennuis de Richard avec les autorités de la LNH ne s'arrêtent pas là. Le 29 décembre 1954, après une bagarre avec Bob Bailey, joueur de troisième trio des Maple Leafs de Toronto, il semble que Richard ait jeté un gant au visage d'un officiel. Dix jours plus tard, on le condamne à payer une amende de 250\$.